

F.P.P.: LE MYTHE D'UNE FONDATION

Pour situer le texte: Ces deux articles, parus dans la revue Canal Psy (n^{os} 36, nov-déc. 98 et 39, mai-juin 99) ponctuaient le départ à la retraite du “fondateur” de la Formation à Partir de la Pratique. Leur ambition était de profiter de l'occasion pour amorcer (et guère plus faute de place) la théorisation de la fonction du mythe des origines dans les institutions ainsi identifiées par une “fondation par un fondateur”, avant et après le départ de celui-ci. Et aussi, en explicitant, autant que faire se peut, les enjeux conscients et inconscients du moment de la fondation de la FPP, de contribuer à en alléger le poids sur les successeurs. J'y ai ajouté, au fil du deuxième article, des extraits de brouillons préparatoires absents de la version définitive, à la fois faute de place et aussi par crainte qu'il n'y ait quelque indécence à tant révéler de mon histoire privée: mais depuis qu'Oğuz Omay m'a affectueusement poussé à en afficher plus encore dans le livre d'entretiens *Penser à partir de la pratique*, cette réticence est devenue obsolète.

Mots-clés: FPP, Formation à Partir de la Pratique, institutions, fondation, mythe des origines, chaos auto-organisateur, formation, pratique, théorisation, le savoir et la pensée, devenir soi-même, mythe de Moïse, 1968

N.B: Les notes de bas de page sont celles du texte original, les commentaires en marge sont contemporains de la mise en ligne

Ces deux textes seront sans doute difficiles d'accès à un lecteur non familiarisé avec la Formation à Partir de la Pratique. Voici quelques références (parmi d'autres) permettant de s'en faire une idée:

Site de l'université Lumière Lyon 2: <http://psycho.univ-lyon2.fr/rubrique-79-Formation-a-Partir-la-Pratique-F-P-P.html>
Albert CICCONE, *La formation à Partir de la Pratique, un parti pris pédagogique*, in Mercader P., Henri A.N. (dir), *La formation en psychologie : filiation bâtarde, transmission troublée*, Lyon, PUL, 2004
Georges GAILLARD, *Le cheval d'Itzig, la "Formation à Partir de la pratique" et l'Université*, Connexions, Toulouse, Érès, 2002/2 - n°78, pp. 77-90, <http://www.cairn.info/revue-connexions-2002-2-page-77.htm>
Patricia MERCADER, *La formation à partir de la pratique : une expérience pour penser la formation en psychologie*, Le journal des psychologues, 2010/7 (n° 280) ou en ligne http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=JDP_280_0022 (payant)

... et pour une connaissance plus approfondie :

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

une grande partie des contributions au livre collectif sur la Formation en psychologie (cf ci-dessus)
Georges GAILLARD, Alain-Noël HENRI, Oguz OMAÏ, *Penser à partir de la Pratique*, Toulouse, Érès, 2009
une partie des contributions au livre collectif dirigé par Georges GAILLARD, Patricia MERCADER, Jean-Marc TALPIN, *La partialité, un atout pour les Sciences humaines*, Paris, IN PRESS, 2011

1^{er} article

Bon. C'est entendu. Le fondateur s'en va. Le fondateur, il paraît que c'est moi. Fondé de fondation, en quelque sorte, comme on dit fondé de pouvoir. Et, comme d'usage, il laisse en partant quelques mots en guise de testament, ou de témoignage, en latin c'est presque le même mot. Mais il s'agit de la FPP, un terroir où tout est occasion de théoriser, comme en certain village gaulois tout était occasion de bagarre ou de ripaille. Il faut donc essayer, pour rester dans le style, de sacrifier au rite sans sacrifier à la langue de bois.

Théoriser en somme à *partir de la pratique de fondateur désigné*, que j'ai occupée successivement dans deux institutions, avec juste ce qu'il faut de ressemblances et de divergences pour donner matière à modéliser. Dans l'espace restreint de *Canal Psy*, je me contenterai toutefois d'attraper l'écheveau par la question de l'origine et de ses effets organisateurs, en essayant de démêler des confluences d'histoire propres à rendre plus lisible le noeud de signifiants majeurs autour desquels s'est structurée la FPP.

Un choix évidemment commandé par la circonstance. Mais au fait, pourquoi?

J'aime analyser tout ce qui est institué (par exemple "une" institution, ou un corpus théorique) comme la position d'équilibre atteinte par un chaos auto-organisateur, dans laquelle l'émergence d'une cohérence symbolique opère comme l'un des attracteurs essentiels. Toute histoire est un tissage de trajectoires singulières, où chaque croisement a fait trace parce qu'il a fait sens. Une fondation peut alors se représenter comme la "capture", par un ensemble jusque là "amorphe", d'un noyau aggloméré d'éléments signifiants qui se sont liés, antérieurement et ailleurs, dans la singularité d'une histoire qui lui est exotique, mais qui tombent à point pour en cristalliser des potentialités structurales.

Mais ce scénario n'implique qu'exceptionnellement la constitution d'un *mythe de la fondation* comme articulation centrale de la structure, et ne suffit donc pas à en rendre compte. On peut avancer que le mythe de la fondation est l'une des formations défensives (il y en a bien d'autres...), qui se fixent lorsque la somme des contradictions entre l'économie d'un système naissant et celle de son environnement dépasse le seuil de survie du premier. C'est sans doute encore plus vrai lorsque le mythe de la fondation se décline comme "fondation par un fondateur", et plus vrai encore aussi longtemps que c'est sur la présence physique du fondateur désigné que se dépose la croyance magique dans sa capacité exclusive à garantir la survie. Il me semble que cette hypothèse s'applique assez bien à la FPP.

Tout système social s'identifie en effet par un nouage de signifiants qui fait effet de matrice des échanges symboliques dont il est le lieu, un peu comme le génome d'un vivant sert de matrice aux processus biochimiques qui en assurent l'homéostasie.

Cette position confère alors au fondateur désigné une sorte de "prime", en élargissant sa capacité à projeter dans l'institution une part de ses liens et de ses contradictions internes dépassant, parfois largement, ce qui était nécessaire à celle-ci pour structurer le "génome symbolique" qui la fait durer et l'identifie. L'un des effets critiques de la première transmission, au moment où l'institution se trouve devoir inventer, pour se perpétuer, d'autres mécanismes de garantie, est de remettre en jeu ces *liens forcés*, d'un côté devenus inutiles, et de l'autre maintenus par l'inertie que leur confèrent les fantasmes de fidélité et de trahison, et plus largement le processus de "repas totémique".

Car quand l'amont s'ordonne ainsi au récit d'une fondation mythique, les modèles d'inscription symbolique ne sont pas du tout les mêmes que lorsqu'il est perçu comme une chaîne de transmission sans origine identifiable, ou *a fortiori* quand les effets originaires de sens et de désir, s'étant momifiés en fonctionnalités abstraites, y sont devenus indéchiffrables: aux fantasmes de filiation, (que la sédimentation, dans un corps institutionnel, de ces traces à chaque étape retenues, perdues, remaniées à l'infini, convoque pour chaque sujet qui s'y inscrit), elle offre en effet un tout autre destin.

De la mise en crise qui s'ensuit, nul ne peut raconter d'avance le décours ni l'issue. L'on sait seulement que le présumé fondateur, ne venant plus par sa réalité concrète interférer avec son effigie, en sera, comme sujet, exclu. Mais ce qu'en partant il joue pour son propre compte, et pour gérer sa propre crise, n'est pas l'une des moindres cartes de la donne.

Pour ma part, je ne sais évidemment pas ce que j'aurai joué inconsciemment dans la phase de passage de témoin qui vient de se refermer. Consciemment, j'ai tenté d'évaluer le meilleur compromis possible entre mon désir, évident, de perpétuer ce que j'ai déposé de moi dans cette entreprise, et mon désir, non moins vivace, que ceux qui le reprennent s'y sentent libres d'écrire la suite à leur manière, espérant léguer une maison plutôt qu'un mausolée. Au moment de partir, il n'y a plus de légitimité que pour ce second désir. Et je lui associe le fantasme peut-être naïf qu'explicitement *ma* vérité de l'histoire (autrement dit ma version légendaire...) donnera à ceux qui restent plus de liberté, que si je la laisse travailler à l'état de fantôme. Sans aller cependant jusqu'à m'illusionner sur l'ampleur du résidu inconscient qui laissera quand même ses traces dans la crypte...

On aura reconnu là la référence) la conceptualisation de Nicolas ABRAHAM et Maria TOROK

Pour dégager donc les signifiants majeurs, le plus simple est d'interroger les " thèses fondatrices". Aucune d'elles prise isolément n'est probablement originale. Si en revanche, – soit dit sous bénéfice d'inventaire – leur assemblage paraît bien une singularité, c'est en lui qu'il faudra chercher la trace de ma trajectoire personnelle. Et c'est donc le destin futur de sa consistance qui dira la part de la "prime au fondateur désigné", et celle des cohérences latentes dans l'espace social défini par l'institution universitaire et une part de son public.

Certaines de ces thèses sont publiquement posées ou facilement déductibles dans les documents "officiels" de la FPP:

- qu'à côté des orientations en fin d'études secondaires en vue d'une première inscription sociale ultérieure, les études de psychologie sont souvent une démarche de milieu de vie ponctuant la mise en crise d'une inscription sociale déjà ancienne, et que ce deuxième type de demande mérite mieux qu'un renvoi aux réponses traditionnellement faites à la première;
- qu'elle appelle un modèle de formation tout autre que le modèle admis de "l'enseignement d'une discipline" (même si, bien sûr, l'enseignement y retrouve secondairement une fonction éminente), et organisé autour de la formalisation conceptuelle progressive des questions soulevées par une pratique sociale, professionnelle ou non;
- qu'une telle formation s'insère pour chacun dans le fil d'une trajectoire singulière qui lui donne contenu et sens;
- que cette formalisation n'appartient qu'au travail du sujet en formation, sans que nul autre expert puisse être réputé en posséder la clef;
- qu'elle se développe selon une logique interne qui échappe à tout projet volontariste; qui ne se révèle qu'au long cours; et qui meurt de se laisser enfermer dans des frontières assignées à l'avance par des dogmes méthodologiques, des bornages entre disciplines, ou la démarcation de l'espace privé et de l'espace public.

D'autres thèses, qui précisent les premières, s'explicitent dans la tradition orale, par exemple chaque début d'année dans le discours d'accueil inaugural qui m'était imparti et qui a jusqu'ici fait office de rituel initiatique:

- que l'élaboration théorique est une déclinaison particulière de l'élaboration psychique, et que celle-ci travaille toujours autour des points souffrants, non parce qu'on affecterait d'en décider, mais parce qu'elle y est incoerciblement ramenée;
- qu'elle est donc pour l'essentiel un travail inconscient, qui prend le temps qu'il prend, et qui, mettant à mal la notion de méthode comme recueil de technologies éprouvées par l'usage, qui s'imposeraient à l'étudiant telles les "règles de l'art" à l'artisan consciencieux, leur substitue un ensemble de ruses propres à catalyser le procès créateur;
- qu'il faut distinguer entre ce temps véritable de la recherche, avec ses embrouilles, ses éclipses, ses embourbements, ses emballements, ses régressions, ses butées, – et la rhétorique régissant au moment d'écrire, l'art d'exposer, qui relève bien, lui, des disciplines de l'artisanat, et où les notions initialement récusées de méthode, d'hypothèse, de plan, etc. reprennent tous leurs droits;
- que l'ensemble des discours oraux ou écrits "réputés savants" ne doivent pas être pris comme un corpus de textes sacrés, mais comme une culture, au sens anthropologique du terme, et que dès lors la formation n'est rien d'autre qu'une expérience particulière du travail d'interculturalité;
- que la lecture est ainsi une rencontre avec un intime étranger – l'auteur, – dont les énoncés bruts ne deviennent utilisables qu'autant qu'à travers eux on retrouve, à mesure de l'appropriation chaotique du génie de sa langue à lui, ce qui a travaillé autour de ses propres points d'irritation, ses propres énigmes, ses propres apories: bref ce travail dont le seul privilège sur celui de l'étudiant réside dans les quelques longueurs d'avance dont le lecteur peut choisir de bénéficier si elles lui sont de quelque usage pour poursuivre son sillon;
- que l'accès à l'élaboration proprement théorique se joue autour de la double épreuve du *passage à l'écrit* et du *débat critique*; épreuves tantôt distinctes, l'une dans la réclusion du travail solitaire, l'autre dans le travail de groupe et les rencontres avec l'enseignant; tantôt couplées, au moment fort de la soutenance du dossier de travaux, conçue comme étape dans un chantier au long cours, et non comme sanction finale d'une tranche de formation indépendante.

Dans cet ensemble, au delà de signifiants obviés comme "pratique", "théorie", "formation", se dégagent sept signifiants majeurs:

- l'université
- la psychologie
- la formation comme point de scansion de l'histoire d'un sujet
- le travail psychique autour des points souffrants
- la dialectique de la maîtrise et de la non-maîtrise

la méfiance critique vis-à-vis des dires d'expert
l'ignorance des frontières

D'autres organisateurs, qui ne sont pas les moins puissants, sont restés implicites: de ceux auxquels on n'accède que par le jeu des associations libres. A ciel ouvert, la belle ordonnance des tiges et des feuilles. Sous terre, le fouillis du rhizome. Je ne pourrai les analyser qu'en m'exposant au péril de ce moment nodal de la mise en pensée, que connaissent bien les étudiants FPP, où la démarcation entre l'intimité du fantasme et la "publicité" du concept ne peut se redessiner qu'au prix d'une mise en jeu de "l'interdit du dévoilement". J'avais même commencé à alourdir le présent texte d'une tentative de théorisation de ce moment redoutable – sans doute pour en exorciser l'appréhension. J'en retiendrai seulement qu'il y a en chacun une page ou quelques pages interdites qu'on doit se résoudre à écrire et à montrer, pour que cette apparente concession à la complaisance narcissique se révèle le contraire de ce qu'on en craignait et espérait à la fois: une épreuve de perte, un meurtre de l'enfant imaginaire renvoyé à la banalité d'un infime maillon dans une trame infinie. La suite de ce texte, dans un prochain *Canal Psy*, se risquera à en livrer une condensation.

2^e article: Vu du dedans

Cet article fait suite, et constante référence, à un précédent texte, où j'annonçais une tentative ultérieure d'énonciation et de théorisation de ma "version légendaire" personnelle quant à la "fondation" de la FPP. Il s'agissait, je le rappelle, à l'heure du passage de témoin, sinon d'exonérer, du moins d'alléger ma "succession" de fantômes qui pourraient l'encombrer. Sachant qu'elle n'échapperait pas à la logique qui s'impose d'elle-même aux étudiants FPP dans leurs propres tentatives, et notamment aux risques redoutables d'une articulation entre l'intimité la plus secrète et la publicité (au sens strict) des constructions conceptuelles.

Chose promise, chose due... Mais en deux pages, si condensées fussent-elles, c'était une gageure. Tant d'associations, de constructions rationalisantes, d'émotions violentes, se pressaient dès que je m'attelais à l'entreprise que, par quelque bout que je prisse les choses, le texte débordait.

Les passages sur fond grisé sont les extraits des brouillons préparatoires. Ils doivent être lus comme des encadrés, le fil du texte se suivant dans les passages en typographie normale.

"Comment le travail de théorisation articule-t-il la sphère de l'intime et la sphère du public? quel nouage de sens la singularité de ma propre histoire a-t-elle déposé dans l'objet institutionnel dénommé "FPP"? à quelles structures latentes dans le champ social ce nouage a-t-il donné l'occasion de s'actualiser?" C'est à ces trois questions laissées en suspens qu'à la fin de l'article publié par le dernier *Canal Psy* je promettais d'amorcer une réponse.

La séparation entre sphère privée et sphère publique hante notre culture. La critique post-marxiste,, aussi bien que l'histoire proche et lointaine qui en démontre l'inconstance, sont de peu de poids en regard des défenses inconscientes qu'elle légitime et qui lui assurent en retour sa stabilité. Ainsi le tranquille dosage entre sincérité et retenue que Freud savait ménager dans l'évocation de ses mouvements psychiques les plus secrets a-t-il

fait, dans la littérature psychanalytique, bien peu d'émules. Chacun peut pressentir, même quand il ne le pense pas clairement, que l'intime opère là comme représentant du sexuel, et la séparation des deux sphères comme figure de la prohibition de l'inceste. En mettre en cause la frontière réveille les fantasmes de séduction originaire, (y compris lorsque l'exhibition est exhibition non des attributs séducteurs mais au contraire de leur manque, avec ce qu'y pourrait s'y jouer de tentative sadique pour paralyser l'autre en fixant son regard sur le spectacle de la béance), et corrélativement l'angoisse de castration qui fonde leur refoulement - avec le fantasme d'exposer sa fragilité à la dérision de l'objet.¹

L'angoisse s'apaise à mesure que la prise en compte, pour un enjeu de formation et de théorisation, de ce qui faisait l'objet caché de la complaisance narcissique, se révèle le contraire de ce qu'on en craignait et espérait à la fois: une épreuve de perte, un meurtre de l'enfant imaginaire renvoyé à la banalité d'un infime maillon dans une trame infinie. Qui feint de penser à partir de l'universel fait la bête en voulant faire l'ange. Mais qui pense à partir de sa singularité concrète fait la douloureuse et rassurante épreuve de la finitude en même temps que de l'universel. Encore l'expérience montre-t-elle que le travail dépressif qui aménage cette perte s'inaugure le plus souvent dans un *épisode d'écriture* particulier, que nous pourrions appeler "la page interdite". Surgissant à l'improviste, presque toujours au point de tension extrême d'un blocage lancinant de l'écriture, ou par dérapage d'une tentative laborieuse d'écriture en faux-self, elle est vécue comme l'audace de soumettre la faille narcissique honteuse au risque du regard, peut-être réparateur et peut-être meurtrier, d'un lecteur objet d'un puissant investissement transférentiel. Sa fonction est en tout point comparable aux moments d'abréaction intense qui ponctuent de loin en loin le décours du processus analytique.

Par exemple: un titre qui m'était venu naguère pour un texte jamais écrit - peut-être suis-je justement ici en train de l'écrire -, qui s'énonçait "De la philosophie, du père, et des fantômes qui hantent les douves du château". Lui même associé à trois images:

un groupe FPP venant d'apprendre ma prochaine retraite, avec quelques hommes brochant longuement sur la "mort du père", et quelques femmes les rabrouant vertement après les avoir écoutés dans un silence agacé; et moi percevant *in petto* deux mouvements transférentiels contraires, les premiers exorcisant un abandon maternel, et les secondes protégeant le lien grave et secret que nous entretenons tous, femmes et hommes, avec la figure paternelle.

mon émotion quand, plus de quinze ans après sa fondation, des éducateurs de *Recherches et Promotion* - l'école d'éducateurs que j'avais avec une poignée d'amis fondée en 1969 - avaient organisé une session sur la philosophie, et le sentiment que j'avais eu qu'il y était de part en part "question de la question du père", bien que nul ne l'eût nommée.

enfin ma surprise, lors de soutenances de thèse ou d'habilitation (deux seulement en plus de vingt ans!) auxquelles j'assistais, tout petit dans un coin, d'être chaque fois incidemment, mais nominativement, interpellé par un membre du jury, en dépit de tous les usages; et la

¹La question, également récurrente en formation d'adultes dès qu'on déborde un strict cadre d'apprentissage technique, du partage entre formation et thérapie, n'est qu'une variante du même obstacle.

question qui m'était venue: mais de quoi diable puis-je bien être le *fantôme*, dans cette institution dont j'ai toujours habité les marges?

Si je remonte ma chronologie légendaire, je trouve d'abord le moment de la fondation proprement dite. 1978. La fin d'une analyse à Paris me concède un peu de temps. Quelque chose se révolte soudain en moi face à ce qu'est devenu le "régime étudiants-travailleurs", une simple collection de cours du soir qui n'a plus rien à voir avec ce que j'avais construit avec une poignée d'aventuriers en 68. La culpabilité m'écrase brutalement d'avoir abandonné ainsi l'un de mes enfants au profit de son jumeau – Recherches et Promotion, l'école d'éducateurs en cours d'emploi fondée en 69, – et même de leur puîné, le Diplôme Universitaire des Pratiques Sociales. Je décide de remettre tout l'investissement nécessaire pour le sauver, avec une formule rénovée, qui, à la lumière de l'expérience, sera pensée pour verrouiller toute tentative de réabsorption rampante. Par chance, l'U.E.R de psychologie et Sciences sociales juste à ce moment n'arrive pas à se trouver un directeur. Sans me prévenir, au beau milieu d'une folle séance (où je m'amusais, follement, du spectacle...), quelques comploteurs glissent discrètement mon nom dans des oreilles bien choisies, et me voilà élu tout cru. Je ne riais plus. Mais presque instantanément, surgit la représentation d'un "*deal*" inespéré que je propose à mes collègues: deux ans de ma vie à gérer "leur" machin, contre "mon" nouveau projet à l'attention des étudiants travailleurs. La transaction me paraissait honnête. Non sans d'épuisants et mémorables débats, le projet de Formation à Partir de la Pratique est voté.

Nouveau flash-back: 68 justement. Depuis trois ans je m'ennuie ferme à l'Université. Je m'y pensais en transit, le temps de purger les dix ans de service que je devais à l'État et de mettre sur orbite justement cette école d'éducateurs à l'intention d'adultes engagés dans la vie professionnelle... Et voilà qu'en quelques jours, des dizaines, puis des milliers, puis des centaines de milliers de jeunes mettent sur la place publique un flot d'idées et de ressentis où il me semble reconnaître tout ce qui depuis dix ans s'agite en moi dans une sorte de solitude honteuse et clandestine. Baroque, excessive, hystérique, terrifiée, tout ce qu'on veut: c'est la vraie vie qui rompt les digues et entre dans l'université. Alors je décide de rester, – au prix d'une ubiquité parfois acrobatique entre le dedans et le dehors, et avec pour seul enjeu (conscient) de maintenir ce qui pouvait rester de la brèche..

Pour notre propos d'aujourd'hui, je retiens deux choses de ces quelques semaines qui valaient bien dix ans:

une: l'un des premiers textes que je diffuse en mai est un projet pour l'université, où j'imaginai des groupes d'étudiants développant librement une recherche personnelle, débouchant sur des demandes d'apports théoriques à la carte, avec lesquelles un "syndicat d'initiative" construirait en continu des programmes d'intervention. Ca ne vous évoque rien? Avec le recul en tout cas, j'y lis l'influence, sinon comme source, du moins comme autorisation, à la fois de l'Ecole Normale Supérieure et de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes: deux abbayes de Thélème chacune à leur façon.

Thélème: flash-back, retour rue d'Ulm. Le sous directeur nous accueille avec ces mots "tout ce que nous vous demandons, c'est de passer vos examens; passez les par le travail, passez les par le génie, passez les par l'intrigue; mais passez les". En clair: "Fais ce que voudras"...mais, indisso-

ciable: "on t'attend aux résultats". Thélème: on n'y accueillait, dit Rabelais, que "gens libères et bien nés". Alors "ceux qui n'ont de place nulle part"? Correctif: pas tous. Ces lieux d'asile ont toujours été des lieux effroyablement élitistes, avec une sélection rien moins qu'honteuse, revendiquée: une sélection darwinienne, par l'exigence qu'implique le défi de prendre en charge son destin; et une sélection volontaire, où, une fois jetées au panier tous les genres d'épreuves inventées par les techniques de labour pédagogiques, reste finalement, pour critère unique, l'acharnement à rassembler patiemment, mais sans concession aux faux semblants, les fils épars de son histoire. Recherches et Promotion et FPP furent pour moi des Grandes Ecoles retournées, des lieux modestes et insolents pour l'aristocratie des grands chemins. Un cadeau que je me suis fait, comme d'autres s'offrent des oeuvres d'art, car si la beauté des choses ne me touche qu'exceptionnellement, l'intelligence sans faux-semblant, la justesse, et le courage de vivre m'émeuvent toujours indiciblement. Lorsqu'un ancien étudiant, parfois je ne le connais même pas, m'écrit pour dire merci, j'ai le sentiment insistant que c'est moi qui devrais remercier, tout en recevant à chaque fois comme le don d'un Tanagra l'élégance qui s'attache à mes yeux à la gratitude.

deux: fin juin, Paul Fustier propose que, dès la rentrée suivante, soit exigé de tous les nouveaux étudiants de psychologie un travail salarié, leur 1^e année n'étant constituée que d'une élaboration guidée de cette expérience. Je m'identifie instantanément à ce projet, adopté aussitôt par l'assemblée compétente, mais évidemment mis en pièces en thermidor! Resté seul à me battre pour lui à la rentrée, je n'obtiens que de l'appliquer aux deux groupes qu'il m'est imparti d'animer, qui se dérouleront en soirée, et dont l'année sera validée par leur participation au groupe, plus un journal de bord supervisé, plus une UV d'économie et de sociologie. Il apparaît alors que ceux qui y viennent ne sont pas les nouveaux bacheliers mais bien des étudiants déjà engagés parfois depuis longtemps dans la vie professionnelle. De nouveau l'université me surprend, en m'apportant de l'intérieur ce que je n'avais jusque là pu déposer que hors d'elle. Ce sera le "régime étudiants-travailleurs".

Pour la petite histoire, le projet était né en messidor, et fut enterré en fructidor... en thermidor c'est à Prague que l'on se préparait à massacrer l'espoir.

Remontons encore. A 20 ans, au cœur de la chaudière où mitonnent les petits choyés du système scolaire, devenus jeunes gens avantageux promis au plus brillant avenir. Et voilà qu'à une encablure du concours de l'École dite Normale et prétendue Supérieure (comme disaient d'aucuns), me vient la grande résolution romantique de "partir de la maison des savants en claquant la porte derrière moi" – ainsi parlait Zarathoustra. Une digression de Jean LACROIX au milieu d'un cours m'illumine: je serai éducateur. Des esprits rassis me retiennent aux basques, parviennent à me convaincre que je serai plus utile en poursuivant mon cursus universitaire, et, lâchement, j'accepte l'alibi. Pendant 7 ans, je vais multiplier les compromis entre une inscription dans le milieu des éducateurs, – c'était encore une espèce de *far-west* –, et le *steeple-chase* académique via la rue d'Ulm. Le projet d'école d'éducateurs était la conciliation finale entre ces deux appartenances. Et postuler comme assistant à Lyon, la dernière étape de ce parcours bâtard qui reste pour moi connoté comme une peu reluisante défaite.

Je n'ai réalisé que très récemment à quel point ma carrière universitaire (si l'on peut dire...) a été, à l'inverse du bâton de maréchal qu'elle est pour la quasi totalité de mes collègues, la défaite secrètement honteuse du jeune homme qui rêvait de pouvoir dire comme Zarathoustra: "...car ceci est la vérité, je suis parti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi".

La psychologie aussi fut l'un de ces compromis. Si j'avais dû être un "vrai" universitaire, ç'aurait pu être comme philosophe, ou mathématicien, ou historien, ou sociologue. Mais la psychologie était le discours d'appui "naturel" de la pratique d'éducateur, il fallait donc y aller, ce n'était pas une affaire d'appétence. J'ai toujours rabâché aux étudiants le paradigme épistémologique de l'homme qui cherchait sa montre sous un réverbère où il faisait plus clair que dans le bois où il l'avait perdue. Dans la psycho, il ne faisait vraiment pas clair. Mais là était ce qu'il y avait à chercher.

Pour être, en effet, "utile". "Un rêve modeste et fou", dit Aragon. Nul besoin d'être grand clerc pour faire le rapprochement avec la cécité de mes deux parents, et aussi la mort, en bas âge, d'une jeune soeur. Circonstances presque banales dans la biographie des candidats au métier d'éducateur, chez qui évoquer la prégnance des fantasmes de réparation est un quasi-truisme.

La suite de l'histoire montrera, au moins pour mon modeste compte, que les choses étaient plus compliquées. Mes parents, c'était aussi la conjonction de deux personnalités et de deux lignées dont la rencontre était hautement improbable - un fils de paysan classiquement promu par l'Ecole Normale d'Instituteurs, et la fille d'éducation très catholique d'un juif ukrainien quelque peu aventurier, lequel avait avec quarante ans d'avance, maquillé à ce point ses origines que je ne les ai découvertes qu'à trente ans passés en allant fouiner aux archives nationales. Leur seul point de tangence fut le courage et le défi (à l'époque presque scandaleux) de se marier et d'élever des enfants sans le secours d'une tierce personne. Nul ne s'étonnera si j'enseigne jusqu'au rabâchage que la question essentielle pour un sujet est "de quel désir suis-je né?". Je me représente pour ma part né de la gageure de faire tenir ensemble les contraires, là où les noue un point souffrant. De l'acharnement à se construire jour après jour soi-même les outils de sa liberté. Et de la fierté de ne jamais tolérer la douteuse sollicitude qui se précipite sur le malheur comme les mouches sur l'odeur du sang.

Mais si l'assignation au tonneau des Danaïdes de la réparation, en paiement d'une dette jamais contractée et donc jamais payée, avait été toute l'histoire, il est probable que j'aurais adhéré sans réserve au système idéologique du travail social, et ni Recherches et Promotion ni la FPP n'auraient existé.

Tout cela fut sans doute la matrice d'entreprises successives, où se retrouvent les mêmes constantes: construire en dur ce que j'ai appelé un jour des "murs illégitimes" dans les jachères frontalières des grands systèmes institués; s'épuiser à y faire tenir des cohabitations réputées impossibles; y développer et y laisser développer un grand bruit hystérique qui trompait le dehors, non sans jouissance, pour y protéger le mûrissement long et heurté des vérités secrètes de chacun; y faire régner une méfiance rebelle

Dans l'in vraisemblable patchwork discordant qui arborait le nom de psychologie, il y avait la psychanalyse, et j'ai pu d'abord croire m'y fixer parce qu'elle seule rivalisait vraiment avec les vraies

disciplines du savoir. C'est plus tard, dans l'épreuve de la cure, que j'y trouvai autre chose: l'accomplissement presque parfait de la passion de comprendre, qui m'avait déjà fait reconnaître, au moment du choix des études supérieures, l'allégeance à la philosophie comme une évidence, si grands fussent les plaisirs que m'apportaient l'histoire, les sciences exactes ou la littérature.

D'autres images, en vrac: l'école et le lycée faisant effraction dans ma coquille d'enfant rêveur, pour m'estampiller surdoué de service et me promettre un avenir merveilleux - et la question que je me pose souvent: n'aurais-je pas mieux fait, finalement, de "faire" autiste, plutôt que de consentir aux charmes de ce rapt dolosif?

Le surinvestissement de la pensée, ce n'est pas un don des dieux. C'est une alternative à l'autisme. S'il commence à être admis que la dite "débilité" n'est pas absence d'aptitude mais organisation psychique défensive, on pense moins, en présence des enfants réputés surdoués, qu'ils sont rivés à la terrible nécessité de comprendre pour ne pas partir en morceaux. Et ça n'a rien à voir, (si j'ose dire), avec le savoir. C'en est peut-être l'antagoniste. A l'université, il n'est bruit que du savoir, du désir de savoir, de l'accès au savoir. Et je n'y avais cure que du travail critique de la pensée, le savoir ne tirant prix que d'en être l'auxiliaire modeste et soumis. Car si le savoir est bien héritier de la pulsion scopique, j'ai trop éprouvé, – entre une mère championne de la captation imaginaire et quelques secrets de famille rondelets – le "donné à voir" comme un théâtre de leurres dont la dissipation laisse anéanti. Le s(e faire)avoir, en quelque sorte... J'en ai conservé le sentiment jamais démenti que pour rester entier, on ne pouvait compter sur d'autres ressources que sur le grignotage solitaire, besogneux, interminable, fragile, méfiant, du travail de sa propre pensée.

A propos de savants: l'histoire que racontait mon père, opposant Poincaré qui savait tout et ne comprenait rien, à Briand qui comprenait tout mais ne savait rien, et mon identification, d'aussi loin que je me souviens, au second. Et pourtant - ne riez pas - , mon totem de loutveau était "limaçon instruit". Mais ce n'était pas ma faute, les seuls amis de ma solitude étaient les livres; à force de les fréquenter, on s'instruit malgré soi.

En même temps, ce monstrueux investissement de la tête était aussi comme une absence de mains. Si l'enfant maladroit que j'étais s'est acharné, adulte, à conquérir (avec un succès mitigé) l'espace du bricolage, c'est qu'à un certain point, et c'était sans doute aussi l'enjeu de la crise fondatrice de mes 20 ans, il est devenu nécessaire de retrouver un monde où il fût possible de toucher les choses et les gens. Avec la même âpreté sans doute qu'avaient mis mes parents, en dépit de leur cécité, à regagner de haute lutte, à force d'ingéniosité quotidienne, leur pouvoir sur l'espace et les choses, et leur autonomie. Quant on compense, on en fait trop: ainsi n'ai-je pas arrêté depuis quarante ans de "fonder" des dispositifs, comme de bâtir ou d'aménager des maisons.

Le sentiment de solitude et d'étrangeté ne m'a jamais quitté, nulle part, dans aucun des endroits, dans aucun des groupes sociaux où je faisais des tentatives d'inscription, sauf justement dans les "biotopes" (Recherches et Promotion et la FPP), que j'ai réussi à secréter autour de moi pour me protéger, et où, parmi les trois ou quatre mille nomades qui y sont venu camper, j'en ai croisé à profusion qui partageaient le même sentiment brut.

Quelqu'un m'a un jour rappelé - je n'en avais aucun souvenir - qu'avant de lancer Recherches et Promotion, j'avais dit: " Ce sera un endroit où ceux qui n'ont de place nulle part auront leur place". Fantômes d'errance, - moi qui ai habité toute mon enfance dans le même immeuble, et viens de travailler trente-trois ans au même endroit. Fantômes de bâtardise aussi, j'appelais en moi-même Recherches et Promotion "la Thélème aux bâtards", et le livre que je n'ai jamais écrit avait déjà sa dédicace "A vous tous, gens sans terre, que j'ai aimés, pour les murs illégitimes que nous avons pétris". Cette citation de René Char, aussi, reprise par Foucault au début de l'Histoire de la Folie, qui a rythmé tous les moments forts de ma carrière de formateur: "Compagnons pathétiques qui murmurez à peine, allez, la lampe éteinte, et rendez les bijoux; un mystère nouveau chante dans vos os: développez votre étrangeté légitime".

Une première version de cet article ne parvenait pas à sortir d'un interminable hommage à "mes" pères. A mon père et à ceux que j'avais interposés, entre lui et moi, comme font les jeunes gens. Or ces quelques figures de référence sont soit éducateurs soit philosophes; ces deux positions ont représenté les deux versants du même idéal du moi, l'un du côté de la pensée, et l'autre du côté du faire.

Trois figures paternelles, comme on s'en choisit jeune homme pour à la fois éviter, compenser et relayer celle de son propre père, prennent ici une place nodale. L'un était éducateur, les deux autres philosophes. Entre elles, j'ai le sentiment d'avoir été institué par la figure de l'alliance entre le prolétaire et le philosophe, comme l'entend Marx. Les deux premiers ne sont guère connus que de petits cercles, l'autre est devenu, ensuite tout-à-fait célèbre - "tu es devenu un homme en vue" lui avais-je dit peu après sa percée dans le grand public. "C'est ça qu'est con " me répondit-il simplement. Claude KHODOSS, André VIALLE, Louis ALTHUSSER. Si vous voulez des grands pères à la FPP, en voilà trois. Je sais, c'est trop pour la coutume mais c'est comme ça.

Claude KHODOSS, c'était simplement mon prof de philo. Par son propre maître Michel ALEXANDRE, la filiation remonte à ALAIN. Une dynastie de maïeuticiens. Pendant un an je n'ai pas arrêté d'encombrer le fil de son cours d'interruptions, il m'autorisait à ne jamais lâcher une question avant d'avoir tout compris, discuté pied à pied. Les autres élèves s'amusaient, comptaient les points. La philo, c'était ça, un espace de liberté de pensée, où l'on n'acceptait rien sans l'avoir interrogé, discuté, mis "à l'essai" au sens de Montaigne. L'exact contraire de l'argument d'autorité. Un bonheur.

Le second fut un éducateur. Un déplaceur de montagnes, comme en avait produit l'après-guerre. Le soir de notre première rencontre, je me souviens avoir écrit - copiant Malraux: "J'ai vu un homme". Si nous fûmes nombreux à être aimantés par la maison d'enfants "à structure familiale" qu'il avait fondée, c'est que, même si elle se soutenait d'un discours "familial" qui a servi ailleurs à couvrir les pires entreprises bien-pensantes d'emprise sectaire, les enfants aux histoires cassées accueillis là s'y savaient pris tels qu'en eux-mêmes, sans limite de temps, en une confrontation à la fois rugueuse et chaleureuse à une poignée d'hommes et de femmes bâtis à chaud et à sable. Héritiers de traditions ouvrières dont j'ignorais tout, ceux là, et après eux tous leurs semblables, m'ont été une école où se transmettaient de bien plus sûrs savoirs que tous les livres que j'avais lus,

puisque rien dans les livres ne permettait de trier entre les vérités qui servent à vivre et les contrefaçons frauduleuses.

Troisième figure, un philosophe encore: Louis Althusser. Une filiation presque notoire, sauf que peu savent sa vraie nature. Certes je dois beaucoup à sa pensée, mais moins que d'autres, et pas plus qu'à d'autres - Bachelard, Canguilhem, Foucault...L'important est ailleurs: dans la façon dont il m'apprit mon métier de formateur... Il fallait passer l'agrégation, et, en octobre, il dut bien le constater: je ne savais, simplement, rien. Depuis deux ans, je n'avais plus touché à la philosophie académique. Il m'a dit textuellement "si vous avez le sens du challenge, on peut essayer".La façon dont il me fit travailler pendant huit mois m'a marqué à jamais. Avec un entretien par mois, et pour moi cinq heures de travail par jour, il m'a fait posément franchir toutes les étapes. En juillet, le "psychologue" était agrégé, et même classé premier - un rang immérité d'ailleurs, mais ça faisait un si joli conte de fées et un si joli pied de nez.

Seulement, indissociablement, Althusser fut aussi celui qui jusqu'au bout ne voulut pas savoir que j'avais depuis longtemps déserté le travail d'éducateur pour celui, identique à mes yeux, mais beaucoup plus confortable, de formateur; et qui du coup m'appelaient périodiquement, lors de ses phases mélancoliques. Un coup de fil, "j'ai besoin de toi", et j'accourais. J'accourais avec le seul pouvoir de l'écouter souffrir, géant blessé. Il rejoignait ainsi directement l'image de mon père, le vrai, avec son infirmité bien sûr, et aussi d'autres douleurs silencieuses qu'il ne laissait que deviner. Le lien mystérieux entre la figure paternelle et la castration, ne fut pas pour moi discours de beau parleur. Je l'ai rencontré, à le toucher.

Ainsi se nouait, intérieurement, dans cette "alliance du philosophe et du prolétaire" dont parle Marx, la double dette qui a essayé de se payer dans les deux entreprises majeures de ma vie. Ce qui les a distinguées de la plupart des entreprises de "pédagogie active", c'est que les savoirs propres et la recherche de l'apprenant n'y sont pas invoquées par une ruse de l'expert, concédée en vue des mêmes fins que la pédagogie traditionnelle. Si j'ai essayé d'être pédagogue, ça n'a en tout cas pas duré longtemps. Les savoirs et la production de théorie de ceux que j'étais supposé former ont été, *vraiment*, la seule vraie source de mes propres savoirs et le principal catalyseur de ma propre pensée. Je n'ai fait que transmettre aux uns ce que j'avais reçu des autres, il est vrai recombinaison selon les disciplines de pensée reçues de la philosophie. J'ai parfois essayé de le leur dire, mais ils n'ont jamais voulu me croire. Alors j'ai fini par leur laisser leurs pieuses croyances à mon sujet.

J'ai réalisé il y a peu que si je ne m'étais jamais senti en coïncidence avec une quelconque identité professionnelle, et que si ce décalage n'a pas épargné les positions à la fois sociales et psychiques que j'avais le plus idéalisées (celles de philosophe, d'éducateur, de formateur et de psychanalyste... pas de psychologue, excusez moi...), c'est qu'elles étaient des approximations d'un métier qui n'existe pas et que je cherchais à tâtons. C'est sur l'évocation de ce métier impossible qu'il m'a fallu en septembre dernier quitter mes collègues. Quelque chose comme ce que Maigret évoque souvent, le métier de "raccommodeur de destinées". Mais non, pas raccommodeur: accomplisseur plutôt. Les amis qui dans ces colonnes mêmes m'ont fait l'incroyable honneur de me comparer à Socrate m'ont été droit au

Je garde une grande gratitude à Jean-Pierre DURIF d'avoir, dans un mot qu'il m'écrivit lors de ma retraite, condensé dans ce seul mot de passeur mes 33 ans de carrière universitaire.

coeur: car c'est bien autour d'un "connais-toi toi-même", qui se traduirait mieux par un "deviens toi-même" et aussi "trouve ta juste place dans le monde réel", que tout a tourné. Un métier de passeur en somme.

Ici me vient la figure de l'homme Moïse, revisitée un peu autrement qu'elle ne le fut par Freud. Humain, trop humain, bien loin du colosse surhumain de Michel-Ange. Enfant d'esclave élevé en prince, voué sa vie durant à tenter de refermer cet écart incommensurable par les compromis successifs d'une place d'intercesseur pour son peuple assigné au silence, puis d'une longue erre dans le *no man's land* entre Nil et Jourdain, avec sa troupe de va-nu-pieds à la nuque raide. J'aime le rêver contemplant à la fin, du haut du Mont Nebo, les blancs ruisseaux de Chanaan, indiciblement heureux de s'y représenter les siens enfin rendus, enfin chez eux, au delà du fleuve qu'il ne pouvait s'autoriser à franchir pour lui même.

Avec pour seule inquiétude la sourde question: se souviendront-ils qu'ils ont été étrangers en Egypte?

Exode 22,21